

Nous avons entendu déjà dimanche le récit de la passion, dans la version de l'évangile selon saint Luc. Comme chaque Vendredi Saint, c'est la passion selon saint Jean que nous entendons. Matthieu, Marc et Luc insistent davantage sur la souffrance de Jésus et sur la trahison des disciples. Jean, lui, nous incite davantage à contempler la volonté de Jésus de s'offrir par amour pour nous. Aujourd'hui, Jésus est glorifié et siège sur le trône de la Croix. Aujourd'hui, le peuple nouveau symbolisé par Marie et le disciple bien-aimé est rassemblé autour de ce trône paradoxal. La mort de Jésus, aussi étonnant que cela puisse paraître, est le début de notre vie. A la fin de ce Carême, où nous nous sommes laissés transformer par la grâce de Dieu, ce grand récit de la passion nous invite à déposer notre vie au pied de la Croix que nous vénérons, pour commencer à recevoir la vie qu'il vient répandre en nous.

Particulièrement significative est l'invocation « Père », qui ne se trouvait pas dans le psaume. Le psalmiste s'adressait simplement à Dieu: «*C'est toi qui me rachètes, Yahvé*». Jésus a voulu, dans son dernier cri, prononcer le nom du Père. L'abandon dans les mains du Père indique les rapports de la plus affectueuse familiarité. Jésus change le visage redoutable de la mort en visage du Père qui accueille son enfant. Toute sa vie terrestre avait été déjà un don en vue du salut de l'humanité. Ainsi, il a crié ce qu'avait été toute son existence, l'obéissance au Père dans l'accomplissement fidèle de sa volonté, et l'amour filial qui désirait rendre au Père tout ce qu'il avait reçu. Devant sa mort le silence s'impose encore, un silence par lequel nous entrons dans un mystère : celui du Fils qui rejoint son Père. Sur la Croix, Jésus a pris sur lui le mal que nous subissons ou que nous commettons, pour nous en délivrer. Il m'aide à aller jusqu'au bout de l'amour et à voir dans le méchant, au-delà de sa méchanceté, un être humain probablement en souffrance. Le Crucifié étire (étend) mon cœur pour l'ajuster à sa miséricorde. Quand il n'est pas possible de crier, un autre peut crier pour nous.

Sur la Croix, Jésus prend sur lui nos vies brisées et reconnaît notre détresse, et supplie le Père «*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?*» En toi, j'ai mis toute ma confiance, toi qui m'as envoyé non pour juger le monde, mais pour le sauver. Son cri est aussi celui des sans-voix, de ceux qui n'ont pas appris, ceux qui n'ont plus la force, des mal-aimés, des séparés de leurs familles, des déprimés, de ceux qui ont honte d'exister, qui ont du mal à se contrôler et à aimer ; son cri est aussi celui de ceux qui aimeraient arrêter de se disputer, mépriser, blesser en permanence par leurs paroles ; son cri est celui des veuves, des orphelins, des affamés de joie, de liberté, de vie meilleure et de paix, des femmes battues, de ceux qui pleurent un être cher, des faibles malmenés par les méchants ; son cri est celui des alcooliques, des jeunes sans espoir, sans avenir, des angoissés. Sur la croix, Jésus libère notre propre cri de souffrance et nous redonne la vie. Crier, c'est se reconnaître vivant et témoigner d'un monde souffrant pour que cesse toute violence. Alors, il faut se relever avec le Christ, continuer la route avec lui. Ne craignons pas de crier! Pas à tout bout de champ, mais, comme l'expression sincère de nos sentiments: colère, détresse, peur, tristesse, mais aussi la joie, même en ce Vendredi Saint, parce que qu'au bout de notre marche vers Pâques, elle sera là.